

Pour le reste, tout est fichu. Le passé s'est déjà dilué dans les profondeurs de l'affluent, s'en est allé au fil de l'eau et reviendra à l'automne sous la forme d'une pluie pareille à des larmes. On est assis sur notre bloc de grès déjà à moitié renversé vers la rivière. On est nus et silencieux, comme des Indiens survivants du génocide, penchés sur les ruines fumantes d'une civilisation décimée par une autre ignorante des forces occultes et telluriques de la terre. Il n'y a plus de combats à mener, plus rien à sauver. Le temps passé est perdu pour toujours.

Plus triste n'existe pas. Les îles sont fragiles comme la saison des roses ; elles sont comme ceux qu'on aime et autour de qui on a grandi, on les accroche avec un pont, mais on vient de comprendre que ça ne suffirait pas.

Quelle mouche nous pique ?

J'ai tagué au feutre indélébile
sur la porte de ma chambre :

Sans la musique, la vie serait une erreur. Signé
NIE TZSCHE

— C'est ça ! j'entends à travers la porte sur laquelle
quelqu'un frappe sans ménagement pour que j'ouvre,
« Plus on devient musicien, plus on devient philosophe »,
baisse un peu le son, on ne s'entend même plus passer
l'aspirateur. Tu descendras manger des crêpes ?

— Des quoi ?
— Des crêpes !
— Beurk...

J'ai l'âge con, il paraît. Je cite les plus grands philosophes mais rien n'y fait. Je suis allongé sur mon lit, je regarde un DVD des Simpson, en tchatant sur MSN, en me nettoyant les oreilles avec un coton-tige, en rédigeant un SMS, en grignotant des Coco pop's, en me grattant les poils pubiens, en écoutant de la musique à un niveau sonore tout juste suffisant pour être absolument coupé du monde. Je suis bien dans mon corps, bien dans ma tête, je me sens souple et étiré dedans comme dehors. Je suis un chat sauvage urbanisé au poil lisse et au squelette harmonieux. J'entends que l'on parle d'adolescence, de crise, d'opposition, de rébellion, on dit que ça va passer... j'ai beau regarder, à part mon pote Eyup sur un Scooter en échappement libre, je ne vois rien passer.

Je suis un ado. Le genre de bestiole toujours à l'affût derrière une porte, en apnée au fond d'une piscine, en équilibre perché sur le toit du garage, vautre à la fenêtre, flasque et étendu sur son lit la tête pendue dans le vide. Je suis l'animal roi d'une jungle qui pue la chaussette.

La mouche qui vit avec moi depuis des jours bourdonne sous mon nez, je la suis des yeux, elle va de la vitre à la lampe et passe en vibrant comme un bombardier au-dessus de ma tête. Au-delà de la musique, je perçois ses vibrations. Cette mouche est mon amie, elle vit dans ma chambre et le premier qui ouvre la fenêtre ou la tue, je lui arrache les ailes. Elle est le seul organisme vivant à supporter la prétendue odeur de poney de mon lieu de vie et c'est une excellente raison pour refuser que cet endroit soit un jour aéré et risquer de voir la mouche s'envoler.

Je vis dans cet espace apprivoisé, c'est ma chambre. Aujourd'hui, j'en explore les contrées ignorées. Allongé le dos sur mon skate-board, les mains en soutien de ma tête, je circule en poussant avec les pieds. J'ai un crayon à papier en travers de la bouche et une lampe frontale allumée sur le front. Je me propulse jusque sous mon lit. C'est l'endroit ignoré de tous, le lieu de la Grande Énigme du moment, c'est là où ça se passe. J'ai commencé les calculs mystérieux et je les ai écrits à l'envers sur une latte en bois de mon sommier. En voici l'énoncé : *le rectangle formé par mon lit ayant un demi-périmètre de 300 cm. En augmentant sa longueur de 20 cm et en*

diminuant sa largeur de 30 cm, pourrai-je dormir sur le ventre pendant 14 heures sans avoir les pieds qui dépassent et en ayant les bras qui touchent par terre de chaque côté ? Je mets le problème en équation :

Donc, supposons que $x + y = 300$

Ce qui se traduit par $(x + 3) + (y - 4) = XY + \text{inconnu}$

On obtient une équation insoluble car il manque

un élément. Voyons voir. Je griffonne sur le bois de des-

sous mon lit. C'est le moment où quelqu'un réussit à

faire jouer la serrure de la porte et l'ouvrir en grand,

envoyant de l'air frais et oxygéné dans ma chambre,

risquant de faire fuir la mouche ou de l'effrayer inutile-

lement et osant provoquer un œdème pulmonaire qui

pourrait m'être fatal.

— Tu fais quoi là-dessous ? Tu t'entraînes pour

devenir garagiste ?

— Mmm.

— Une dernière fois : tu baisses le son de ta chaîne

ou bien on appelle la police ?

— Mmm. Grrr.

— Tu ne veux toujours pas de crêpes ?

— Beurk, je t'ai dit.

Je maîtrise tout, j'appartiens à une espèce extraterrestre qui elle-même appartient à l'espace intergalactique ; mes seules limites sont le ciel et ça ne me suffira pas. Il va falloir penser à agrandir.

XY + inconnue + l'autre inconnue ?

Je peux observer le vol aléatoire d'une mouche prisonnière de ma chambre pendant une vie complète, je peux faire pareil avec les fourmis du jardin, remonter la procession jusqu'au nid et ensuite voir ce qu'elles vont donc faire par là-bas. Je leur parle, je les chatouille en les fittilles... » Je peux regarder fondre un glaçon sans bouger tant qu'il n'a pas changé entièrement d'état. Je peux jouer une demi-heure avec le tiroir à couverts. Je peux observer les chiffres du compteur de gaz jusqu'à ce que la colonne des mille se mette en mouvement. Je mange les yaourts deux par deux et si ça ne suffit pas j'ai des réserves de victuailles planquées sous mon lit. J'ai une supra-capacité, je peux survoler mon corps avec mon esprit, me voir d'en-dessus, comme si je me

secondais en permanence, comme si mon « moi » n'était pas toujours en train d'habiter mon corps. Par exemple, si je parle avec quelqu'un, si je fais du skate, si je m'allonge dans l'herbe, mon troisième œil s'élève et me regarde d'en haut. Mon troisième œil me donne une distance appréciable avec moi-même et avec l'instant présent. Chaque moment de ma vie est décortiqué en simultané et le décalage m'évite d'être la proie de mes émotions. Et voici justement la preuve par l'exemple car TOC TOC, ça reffappe :

– Quand tu auras terminé de visiter le dessous de ton lit, tu descendras vider le lave-vaisselle et manger des crêpes.

– Qui c'est qui l'a rempli, le lave-vaisselle ?

– C'est moi.

– Alors c'est toi qui le vides.

– Oui eh bien viens manger des crêpes, ça te donnera des forces pour ranger la vaisselle.

– J'ai pas faim et pas besoin de forces. Les crêpes, ça me déprime, ça me rappelle les vacances pourries en Bretagne.

Et voilà le travail ! Toc la réplique ! J'éprouve un

sentiment de maîtrise du monde et de complétude qui me ravit. J'impose de nouvelles règles plus logiques que les anciennes. Mon intelligence les laisse tous pantois et surgit partout de mon être, elle prend des formes parfois qui m'échappent, des débordements organiques et incontrôlés qui apparaissent en surface de mon corps : boutons d'acné, saignements de nez, pousse de cheveux et d'ongles démesurée... Pour contenir le flux : cracher par la fenêtre, pisser dehors ou autres activités plus secrètes me sont nécessaires. Elles sont les garantes de ma longévité et de ma bonne humeur.

Je vais bien, vous dis-je. Toujours est-il que si $x + y = 220$, on obtient $(x + 2) + (y - 2) = xy - 16$ ce qui ne m'avance guère concernant l'inconnue. Je reprends l'équation depuis le début. Voyons voir. J'avais déjà noté cette réponse hier sur un papier, mais le papier était rangé dans mon unique jean mettable qui lui-même m'a été confisqué pour être envoyé au lave-linge. Maintenant il sèche sur le radiateur et en l'attendant, je vis en slip. Pas grave. Même en hiver j'ai chaud. Mon corps maintient le monde à température. Toutes les forces de l'univers, les magmas des volcans, les marées, les résidus de rotation,

les pesanteurs terrestres, les courants, les glissements de boue, les tsunamis et les équations du second degré à deux inconnues font corps avec moi. L'hyperpuissance insondable du plein et du vide m'habite, je suis le zéro et l'infini.

On frappe encore à ma porte. Cette fois, je sors de dessous le lit et d'un bras hyperlaxe sur la poignée, accompagnée d'un soupir agacé, j'entreouvre. On me tend une copie double raturée de stylo rouge. Vite je mobilise mon second « moi », celui qui plane au-dessus et qui donne les bonnes réponses :

— C'est quoi ce zéro ? me demande-t-on.

— C'est un zéro. C'est rien, c'est comme un rond, ça veut rien dire...

— Oui, je vois bien, ce n'est RIEN ! Zéro c'est égal à RIEN ! À du vide. Mais encore ? Tu peux expliquer ?

— Ça va ouais, c'est rien ouais, c'est ce conard de Verbotten, le prof d'allemand.

— Eh bien voilà. Alors si les profs sont des conards, je ne discute même pas. Retourne végéter sous ton lit. Et puis descends manger des crêpes qu'on en discute.

— Des crêpes ! sûrement pas.

VLAN. Je referme la porte. J'ai lu dans un livre qui traînait dans le salon que les ados ont besoin de s'opposer pour se construire. J'ai cherché un moment ce que ce genre de propos elliptique peut bien vouloir dire. S'opposer à quoi ? À l'envahisseur ? Aux extraterrestres ? C'est quoi cette tendance agressive à toujours vouloir expliquer les choses par la violence. Moi je suis super détendu et pacifique. Je ne m'oppose pas, ni ne m'expose, je constate simplement. Mao Tse Tung, adolescent éternel, a dit : « Contester c'est constater. » Il faudra que je pense à l'écrire quelque part. Sur ma porte, il n'y a plus de place. Je constate, mais je ne conteste rien. Tout baigne dans le Yop à la fraise tant que j'ai de quoi me sustenter, des baskets à mes pieds, un jean sale, des boissons sucrées et gazeuses pour boire ou des portes qui viennent me montrer leur nouvelle guitare. Et voilà que justement un pote arrive. Il est passé par-derrière et il entre directement par ma fenêtre, la mouche est immobile suspendue à l'envers au plafond, elle le regarde entrer sans bouger.

— Salut Dude.

— Salut Dude.

Je l'appelle Dude et il m'appelle Dude. C'est simple la vie quand on est jeune. Je m'extirpe de dessous mon lit.

— Tu fais quoi ce soir ? me demande-t-il.

— Rien. Ma mère fait des crêpes, je lui réponds.

— OK ta mère elle fait des crêpes, mais toi tu fais quoi ?

— Bah, je les mange.

Il reste un moment avec moi, on parle des filles, on les classe en plusieurs catégories : celles qui parlent de nous, celles qui ne parlent jamais de nous et celles qui quittent la salle quand on parle de nous. Les deux dernières colonnes sont pleines, dans la première il y a un nom, mais on n'est même pas sûrs. Mon pote prend ma guitare et me demande si j'ai l'intention de changer un jour la corde qui a cassé l'année dernière. Il fait dzoing dzoing cinq minutes, me dit que c'est du Pink Floyd et puis il repart par là où il est entré. Comme il est poli, il me dit au revoir :

— Salut Dude.

Et comme je suis poli aussi, je lui réponds :

— Salut Dude.

La mouche vole maintenant autour de moi. D'un geste vif, je la capture au creux d'une main, je la sens qui vibre contre ma paume, elle panique dans le noir. J'ai envie de la tuer et puis je me ravise. J'ouvre la fenêtre en grand et la libère, elle disparaît si vite que mes yeux ne peuvent la suivre, elle s'enfuit sûrement dans le vaste monde incompréhensible et dangereux. Elle fonce dans le gaz, cette imbécile. J'en frissonne et je rote un coup. Je retourne sous le lit et j'éclaircis définitivement le mystère en opérant une déduction invraisemblable, ce qui nous donne : $X + Y = 110$ car $(x + 2)¥(y - 2) = XY + 16$

Eurêka, comme dirait l'autre.

Je me laisse choir sur mon lit les bras en croix. La mouche finalement n'était pas sortie, elle a fait demi-tour sans que je la voie. Elle se pose sur mon front et se frotte les mains de satisfaction. Pas si folle que ça, elle aussi préfère virevolter dans cette chambre de manière hypothétique et fantaisiste, faire un peu de maths en attendant les crêpes, aller à droite et puis à gauche, être comme un oiseau sur sa branche plutôt que de s'évanouir prématurément dans la nature hostile.

Je suis en passe de maîtriser la grande compréhension des choses de l'univers, pouvoir explorer le monde à mon tour, quitter le nid, la ruche, le terrier et partir à la conquête de ma vie. J'irai sans doute un jour mais pas tout de suite. Une odeur de beurre chaud et de sucre parvient jusqu'à mes narines. J'ouvre la porte de ma chambre, je crie :

— Maman !

— Oui mon chéri ?

— J'ai faim... Qu'est-ce qu'on mange ?

Un rêve noir